



Majalis vous propose un intéressant article intitulé « **Le Regard d'un Américain sur le Mouridisme et sur les Mourides de New York** », écrit par le **Professeur Linda Beck**, Maitre-assistante au Département de Science Politique au Barnard College de l'Université de Columbia puis à l'Université du Maine (Farmington). Le Pr. Beck est une spécialiste reconnue en science politique comparée, plus précisément en Afrique de l'Ouest, et l'essentiel de ses travaux portent sur les rapports entre l'Islam et la politique en Afrique, les processus de démocratisation, de résolution des conflits, la diaspora africaine, le pluralisme culturel etc. Ayant eu à étudier pendant plusieurs années la communauté mouride, au Sénégal et dans la diaspora résidant aux Etats-Unis, elle relate dans cet article l'histoire de ses premiers rapports avec les mourides et l'image qu'elle s'est progressivement faite de leur communauté, surtout en constatant la transformation frappante de Harlem à laquelle ils étaient parvenus ; ce quartier de New York qu'elle avait connu durant sa jeunesse comme l'un des pires ghettos du pays, gangréné par la pauvreté, les crimes et la drogue, et qui devint en quelques années, avec l'apport culturel et économique des mourides, un lieu tout à fait vivable, baptisé plus tard par les américains « *Little Senegal* » (Le Sénégal en miniature)...

Vous pouvez télécharger la version PDF de cet article, l'envoyer à vos amis ou lire la version originale en anglais à cette adresse : [www.majalis.org/articlesread.php?refa=47](http://www.majalis.org/articlesread.php?refa=47)

## LE REGARD D'UN AMERICAIN SUR LE MOURIDISME ET SUR LES MOURIDES DE NEW YORK

*Par le Professeur Linda Beck*

Traduction française : Majalis

Cela fait maintenant une quinzaine d'années que j'ai eu mes premiers contacts avec le Mouridisme, lors de ma mission de volontaire dans les Corps de la Paix Américains au Sénégal. Vivant alors dans un petit village du sud de Ziguinchor, je n'eus pendant longtemps que très peu d'occasions de rencontrer des mourides, en dehors des Baye Fall mendiant dans les rues de Dakar que je trouvais, il est vrai, assez inquiétants, avec leur gros dreadlocks et leur tailles imposantes.

Il faut dire que c'était surtout les nombreuses histoires sur leur tendance à l'ivresse et à l'auto-flagellation qui circulaient parmi les jeunes volontaires américains, mais nullement les enseignements pleins d'inspiration de Cheikh Ahmadou Bamba ou celle de sa résistance courageuse face à la colonisation française. Je sus que certains appelaient ces mendiants les « Baye Faux » et entendis même une fois dire que le Calife Général avait personnellement réprouvé ceux qui faisaient de la mendicité un moyen d'enrichissement. Mais j'avoue que je ne m'étais jamais réellement interrogé sur ce que devait être un « vrai » Baye Fall ou un « vrai » mouride, ou même si ceux-ci étaient des « faux » disciples ou non.

Cela fut le cas jusqu'au moment où j'eus l'occasion de passer beaucoup de temps à Touba et dans les villages environnants du département de Mbacké, où j'étais appelée à effectuer mes recherches en doctorat. C'est ainsi, en 1993, que je vécus pendant plusieurs mois à Mbacké, avant de me déplacer plus tard vers la ville sainte de Touba, avec l'aide de Thierno Sow, mon hospitalier encadreur mouride. J'en profitai alors pour rendre visite à un certain nombre de marabouts pour discuter notamment avec eux sur l'évolution des relations entre le Mouridisme et les hommes politiques sénégalais, particulièrement avec ceux du parti socialiste alors au pouvoir. En fréquentant leurs maisons, j'appris non seulement le vrai sens du mot « téranga » (hospitalité sénégalaise) mais également la profondeur de la piété et de la dévotion des mourides. En côtoyant les nombreux talibés (disciples) qui venaient souvent solliciter les conseils de leurs marabouts, j'appris aussi que la relation des disciples mourides avec leurs cheikhs n'était pas uniquement basée sur une sorte de dévotion « aveugle », comme la décrivaient souvent beaucoup d'occidentaux, mais qu'elle était plutôt l'expression d'un profond respect dû à la guidée spirituelle et à l'assistance matérielle que les marabouts prodiguaient à leurs disciples depuis des générations.

Toutefois, bien qu'ayant appris beaucoup de choses auprès des marabouts avec qui j'eus à m'entretenir, ce fut en discutant avec les disciples mourides résidant à Touba et dans les villages voisins que je sus finalement ce qu'était un « vrai » mouride. Dans des villages comme Kelel Diop, je découvris à quel point était fidèle la description du Président Abdoulaye Wade qui soutint, alors qu'il n'était encore qu'étudiant en science politique, que la doctrine du travail du Mouridisme pouvait être comparée à celle du Protestantisme. Dans le village de Touba Fall, j'appris également qu'être un Baye Fall ne consistait pas seulement à porter des accoutrements bigarrés ou à négliger les obligations culturelles, mais que c'était plutôt l'expression d'une très forte dévotion, à l'image de celle de Cheikh Ibrahima Fall et de ses descendants.

Cependant, ce qui m'impressionna le plus durant mon séjour à Touba-Mbacké fut les dahiras qui semblaient se multiplier un peu partout tels des épis de mil durant l'hivernage. Chaque dahira contribue à la vie de la communauté mouride en fonction des moyens dont disposent ses membres. Quelques fois cette participation se réduisait au rôle assez limité mais très important de soutien spirituel et moral des disciples qui s'étaient rassemblés au sein du dahira afin de mieux s'entraider. Mais je fis également la rencontre d'autres types de dahiras qui avaient acquis assez de puissance et de nouvelles adhésions pour entreprendre des projets colossaux, à l'instar de la construction de l'hôpital de Touba et du système de santé de la ville sainte, en constante croissance. Quand je me rendis à Touba, au cours du mois de décembre passé, je fus très impressionnée par les progrès importants qui ont été réalisés pour achever l'hôpital, surtout par la prise en compte du moindre détail, allant jusqu'à l'édification d'une mosquée en son sein.

De ce fait, lorsque je retournai à New York en 1996, je ne fus point surprise d'y trouver une communauté mouride très vivante : New York étant un foyer économique mondial, il était tout à fait naturel que des personnes aussi entreprenantes que les mourides y soient attirés, amenant avec eux leur profond sens de la solidarité et de la communauté. Mais ce qui assurément m'étonnait le plus était la manière dont les mourides avaient contribué à transformer le quartier de Harlem que j'avais toujours connu durant ma jeunesse. En effet, étant encore jeune élève au collège puis au lycée, il m'arrivait souvent de traverser Harlem, en prenant le train provenant du Nord de la ville. Je ne manquais jamais d'être prise d'un sentiment de tristesse en circulant à l'intérieur d'un des pires ghettos de l'Amérique et en constatant la différence radicale existant alors entre la très pauvre 125ème rue voisinant avec la [très riche] 5ème avenue. Il faut dire que c'était précisément ce genre d'inégalité économique, considérée au niveau planétaire, qui m'avait conduit à rejoindre les Corps de la Paix Américains. Mais je ne pouvais jamais imaginer

que l'on puisse transformer d'une manière si drastique, en si peu de temps, une zone gangrénée non seulement par la pauvreté mais également par les crimes et la drogue.

Beaucoup de mes collègues et étudiants, qui vivaient et travaillaient dans les hauteurs du Morningside, au voisinage de l'Université de Columbia, ne pouvaient ainsi manquer de s'étonner lorsqu'ils apprenaient que je m'aventurais hardiment seule dans Harlem, plus particulièrement durant la nuit, pour rendre visite à des amis, diner dans les différents restaurants sénégalais ou faire des achats au marché africain de la 116<sup>e</sup> rue. Mais lorsque finalement je parvins à les convaincre de m'accompagner, ils furent très impressionnés des changements qu'ils y constatèrent.

Même s'il serait injuste de ne pas reconnaître le rôle fondamental que mes compatriotes afro-américains ont joué dans cette transformation, il est évident que ce fut en symbiose avec les différentes communautés émigrées africaines, particulièrement la communauté mouride. Car, à mon avis, le principal élément catalyseur de cette renaissance est plus africain que réellement américain. J'éprouve certes un certain embarras à reconnaître cela, mais j'espère également que nous pourrons tirer des leçons utiles de la renaissance de Harlem pour résoudre des problèmes similaires dans d'autres ghettos urbains à travers les Etats-Unis. Et si jamais l'on me demande en quoi consiste concrètement la contribution des mourides à la revitalisation de Harlem, je répondrais que les mourides ont surtout apporté en modèle leur profond sens de la communauté, de la famille et de la piété, et peut être même le noyau autour duquel a prospéré une entité multiethnique et religieuse plus élargie.

Etant donné la rigueur des lois américaines sur l'immigration, il sera très difficile de connaître avec précision le nombre exact de mourides vivant à Harlem ou ailleurs aux Etats-Unis, mais lorsque les américains (les new-yorkais en particulier) font référence à des émigrés africains ayant l'ardeur du travail et qui contribuent à l'amélioration du paysage urbain des Etats-Unis, ils pensent non seulement aux communautés émigrées nigériane et ghanéenne, plus nombreuses, mais également aux sénégalais. Ainsi l'image que j'ai aujourd'hui des mourides, et que beaucoup de mes compatriotes partagent avec moi, n'est plus celle des « Baye Faux » inquiétants mendiant sur les rues de Dakar, mais celle de commerçants laborieux, d'employés dans les épiceries new-yorkaises, de conducteurs de taxis ou se consacrant à d'autres d'activités dans les rues de New York.

## **Professor Linda Beck : An American's view of Muridism and the Murids of New York**

It has been 15 years since I was first introduced to Muridism as a Peace Corps volunteer in Senegal. At that time I was based in a small village south of Ziguinchor, so I had little opportunity to meet any Murids, other than the Baaye Falls who begged on the streets of Dakar. I found them to be very intimidating with their large clubs and imposing stature. It was the stories of their drunkenness and self-flagellation that circulated among the young American volunteers, not the inspirational words of Shaykh Ahmadu Bamba or his courageous resistance to French colonialism. I knew that we called these mendicants the "Baaye Faux", and I heard tell that the Khalife-General had denounced those who begged merely for self-enrichment, but I never pondered what was a "true" Baaye Fall-or a "true" Murid for that matter-if these were "false" disciples.

That was until I have spent a great deal of time in Touba and the surrounding villages in the department of Mbacke where I did research for my doctorate. In 1993, I lived in Mbacke for several months before moving to the holy city of Touba with the help of Thierno Sow, my other hospitable Murid research assistant, I visited various marabouts to discuss with them the changing nature of the relationship between Muridism and Senegalese politicians, particularly the leaders of then ruling Parti Socialiste. In their homes, I learned not only the meaning of "terranga" (hospitality) but also the depth of Murid piety and devotion. Sitting among the many taalibes (disciples) who had come to seek counsel from the marabouts, I learned that the relationship of Murid disciples to their Sheikhs is based not merely on some sort of "blind" devotion, as described by many Westerners, but out of a deep respect for the spiritual guidance and material assistance that marabouts have offered their disciples for generations.

While I learned a great deal from the marabouts with whom I spoke, it was from speaking with Murid disciples in Touba and the surrounding villages that I learned what a "true" Murid is. In villages such as Kelel Diop, I discovered how accurate was the portrayal of Muridism offered by President Abdoulaye Wade, who wrote when he was a mere student of political science that Muridism was analogous to Protestantism in terms of its work ethics. And in Touba Fall, I learned that being a Baaye Fall was not about the colorful clothes one wears or the Islamic obligations one can ignore, but about devotion to the example of Sheikh Ibrahim Fall and his descendants.

What impressed me the most during my time in Touba-Mbacke, however, were the Dahiras that seemed to be multiplying everywhere like stalks of millet during the rainy season. Each Daahira

contributed to the Murid community according to the ability of its members. Sometimes this extended only to the limited but important role of buttressing the spiritual and physical morale of the disciples who had banded together to aid each other within the daahira. But increasingly, I have run across various Daahiras that have grown in strength and membership, permitting them to undertake formidable tasks such as the construction of the hospital in Touba or the sanitation of this ever-growing holy city. When I went to Touba last December, I was most impressed with the strides that had been made to complete the hospital, with no detail forgotten right down to the mosque on the grounds.

So, when I moved to New York City in 1996, I was not surprised to find a vibrant Murid community. As New York is a global economic center, of course entrepreneurs such as the Murids would be drawn to it. And with them, they have brought their strong sense of solidarity and community. But what was most astonishing was how Murids have contributed to the transformation of the Harlem I knew in my childhood. When I was a young girl in high school and then in college, I would visit from upstate New York by train. I was always saddened to ride through one of the worst ghettos in America, to see the stark difference between impoverished 125th street juxtaposed to 5th avenue. Indeed, it was this sort of economic injustice on a global scale that had led me to join the Peace Corps. But I never dreamed that anyone could change so dramatically in such short time an area plagued not only by poverty, but also with crime and drugs.

Many of my colleagues and students who live and work in the Morningside Heights neighborhood of Columbia University are astonished to hear that I would freely venture into Harlem by me, especially at night, to visit friends, to dine in the various Senegalese restaurants or shop at the African market on 116th street. And when I convince them to join me, they are most impressed with changes they witness.

While it would be unfair to my African-American compatriots to not acknowledge the large role they have played in this transformation, it has clearly been in conjunction with various African communities, particularly the Murid community. In my mind, the catalyst for this renaissance is more African than American. I say this with some shame, but also hope that we can learn from the example of Harlem's renaissance to address similar issues in other urban ghettos across America. If I were asked what was the Murid contribution to the revitalization of Harlem, I would say that most of all Murids offered their strong sense of community, family and piety as an example, may be even as a core around-which a larger multi-ethnic and religious coalition grew.

Given stringent U.S. immigration laws, no one knows precisely how many Murids are in Harlem or elsewhere in the United States, but when Americans-and New Yorkers in particular-think of industrious African immigrants who are contributing to the betterment of urban America, they think not only of the more numerous Nigerian and Ghanaian communities but of Senegalese. My image of Murids, and that of many Americans, is no longer the ominous "Baaye Faux" begging on the streets of Dakar, but of the industrious Murid merchants, grocery store clerks, taxi drivers and other workers on the streets of New York.